

Le Tambour de Varennes

Notre passé et notre avenir sont solidaires (Gérard de Nerval)

Numéro 20 – Automne / hiver 2010 / 2011



Oyez, oyez !

Les bonnes feuilles !

Certains le prétendent sans rire, c'est au printemps et en automne, surtout lorsqu'elles s'étalent sur des supports modernes, qu'un regard bienveillant doit leur être accordé.

Quant au Tambour, c'est le vingtième numéro. Quatre numéros par an depuis cinq ans, puis deux maintenant avec plus de pages à feuilleter qu'avant cependant.

Amis lecteurs, merci pour votre fidélité. Nouveaux lecteurs, l'histoire de Varennes est disponible en kiosque dans le lien en pied de page.

La prochaine feuille de chou, c'est au printemps !

Bonne lecture.

A lire dans ce numéro

Patrimoine de chez-nous.

La chronique du Repotegaire.

Trombe sur le Tescou.

Couillis de tomate.

Feu la grange de Darré Loc.

Réfugié au paradis.

L'homme qui a vu l'ours.

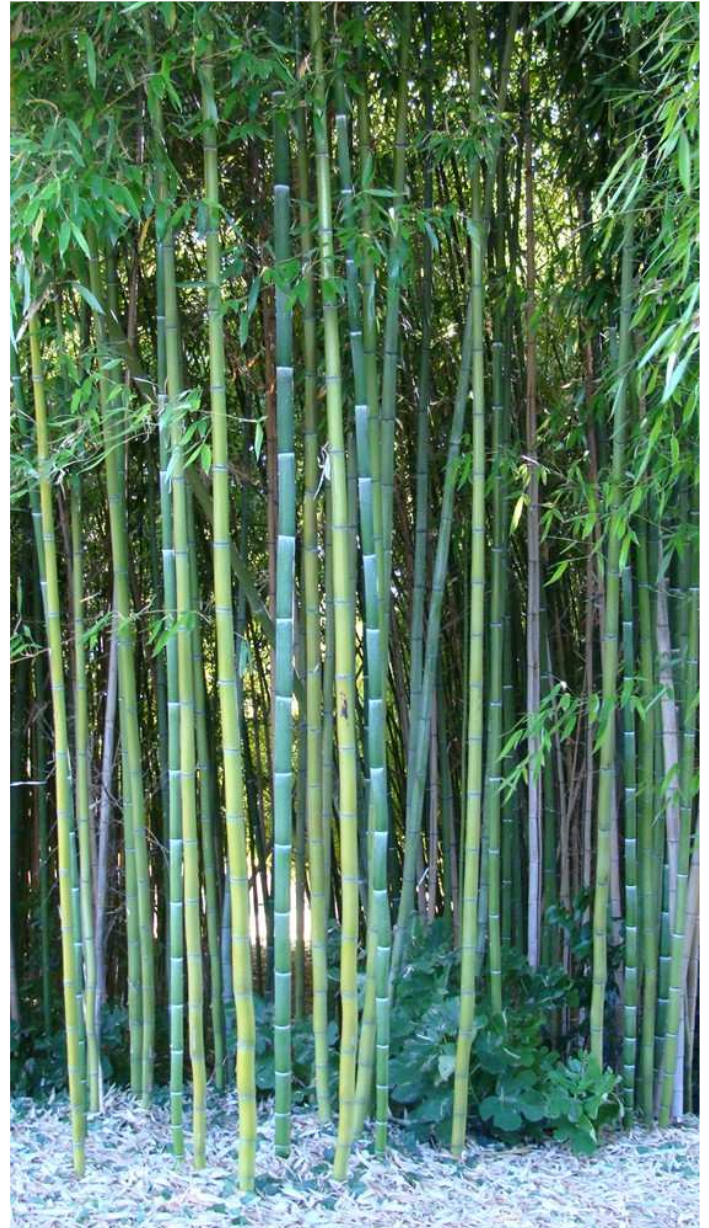
La caisse du Tambour.

Paroles de lecteurs.

Les aventures du petit Caillol.

Edmond Galabert (1845-1912) : l'ami de Georges Bizet

Bambouseraie à Gouny





Le vitrail de l'église sainte Germaine, représentant le baptême du Christ par Jean Baptiste, avait été l'objet d'un acte de vandalisme en août 2005. Malgré le coût élevé de l'intervention, la municipalité a voté sa restauration. Confié aux mains expertes de Michel et Daniel Bataillou de l'atelier du vitrail de Toulouse, il a maintenant retrouvé toute sa splendeur. La grille de protection en mauvais état a également été remise à neuf. Les vitraux de l'église sont l'œuvre du peintre-verrier toulousain Clédère qui pour la mise en place, en janvier 1905, avait reçu l'aide d'Emile Brousse, l'un des deux forgerons du village. Déjà restaurés partiellement au début des années 1990, ils entament un deuxième siècle avec toujours autant d'éclat !

La chronique du Repotegaire*

Laisse béton !

C'est un des paradoxes de notre époque. Alors que les journées du patrimoine connaissent un franc succès, la pierre du pays à la belle couleur claire et la brique cuite aux mille nuances n'ont plus la cote auprès des particuliers.

Pour s'en convaincre, il suffit de regarder la grisaille environnante. Partout des parpaings ! Des murs de parpaings à perte de vue, parfois vaguement dressés comme des montagnes russes d'ailleurs.

Quel regard n'a jamais butté sur une de ces grandes murailles ? Par bonheur, l'affreux moellon de béton se radoucit lorsqu'il est crépi. Une couche de fond de teint et le voilà qui fait presque illusion, fardé aux couleurs de notre beau Midi : l'ocre de l'argile, le doré des murs en torchis ou le rose brique de Montauban et Toulouse.

Ho putain con ! Alors là, c'est moins moche !

* Le râleur

Le Tambour de Varennes

Journal communal indépendant et gratuit

Distribué par messagerie électronique

Tirage : lu par plus d'une personne

Parution semestrielle

tambourdevarennes@orange.fr

121 Grand'rue 82370 Varennes

Responsable de la publication

Régis Pinson regispinson@orange.fr

Reporter : Morgan Pendaries adventdu82@hotmail.fr

Billet d'humeur : Le Repotegaire.

Dépôt légal : Annuel – B M 31070 Toulouse.

Année de création 2005

Le Tambour de Varennes est publié par l'association du même nom, loi 1901, déclarée à la préfecture de Tarn et Garonne sous le numéro 0822009163 en date du 29 septembre 2005, parution au journal officiel, Numéro 46, du 12 novembre 2005.

Cotisation volontaire 10€, par chèque à l'ordre du Tambour de Varennes. Les comptes de l'association sont publiés tous les ans dans le numéro d'automne. Les statuts sont expédiés sur demande. Les copies ou reproductions intégrales ou partielles des textes, par quelque procédé que ce soit, sans le consentement des auteurs du Tambour de Varennes ou des ayants cause, sont illicites et constituent une contrefaçon sanctionnée par la loi.

Trombe sur le Tescou

Les archives sont là pour nous rappeler que certains phénomènes climatiques ne datent pas d'hier. Voici dans son intégralité le compte-rendu fait, le 29 janvier 1824, par Etienne-François Dralet, conservateur des forêts, à l'académie royale des sciences, inscription et belles lettres de Toulouse.

« Ce terrible coup de vent a eu lieu dans la nuit du 25 janvier 1824, dans la commune de Saint-Urcisse, sur les bords du Tescou. Il paraît avoir commencé à une demi-lieue d'un moulin sur le Tescou, avoir suivi cette petite rivière, arrachant les arbres sur son passage. Ses plus grands effets ont été auprès du moulin ; il y a arraché plus de quarante gros arbres, parmi lesquels il y avait des noyers de plus de cent ans. Les toits ont été enlevés en partie, ainsi que les meules de paille. Le meunier rapporte qu'au moment où le tourbillon arriva, il voulut fermer la porte, mais qu'elle fut enlevée de ses gonds et emportée à l'autre extrémité du moulin : l'eau sortant des coursiers fut refoulée avec une telle violence, que les meules en furent arrêtées et le moulin inondé. L'ouragan était accompagné de tonnerres et d'éclairs ; sa durée ne fut que d'une minute ».

Couillis de tomate !



Tout le monde connaît le comble des jardinières ! En plein cœur du village, la méthode a porté ses fruits au-delà de toute espérance si l'on en juge par cette vigoureuse tomate particulièrement suggestive cueillie avec la plus grande délicatesse par l'une d'entre elles. Toutes en rougissent encore !

Feu la grange de Darré Loc



Avec élégance, elle se dressait, depuis très longtemps, en bordure du chemin de Darré Loc. Désormais, vous ne verrez plus cette vieille dame lors de vos promenades dans le village.

Pourtant, rien que pour sa charpente cintrée, arc-boutée sur des piliers de briques, elle méritait le coup d'œil ! Son allure sobre et dépouillée était du meilleur goût, particulièrement le toit en tuiles canals et l'unique mur en torchis qui masquait pudiquement l'intérieur, côté rue.

Regrets éternels, pour ce trésor communal qui contribuait joliment au charme de notre village !

Réfugié au paradis !

Roger Janover est mort à l'hôpital d'Annemasse le 27 octobre 2009. Durant l'été 1940, alors âgé de neuf ans, il avait trouvé refuge avec sa famille à Puylauron. Avec sensibilité et humour, Roger avait raconté cet épisode douloureux dans le Tambour numéro douze.

Dix jours avant sa disparition, il nous racontait encore sa balade de nuit, à califourchon sur la bicyclette de Stanislas Walezewski. Lorsque je repense à ce tueur en série de Stanis, « j'en frémis rétrospectivement », disait-il, dans sa dernière lettre, avant de conclure toujours optimiste : « Suite au prochain numéro ».

Viscéralement attaché à Puylauron où il était souvent revenu, il était aussi très amoureux de sa région d'adoption pour laquelle, en 1978, il avait été jusqu'en Sorbonne soutenir une thèse de doctorat sur le régionalisme savoyard. Il était le frère de Félix, mort pour la France en 1944, dont le nom est gravé sur le monument aux morts de notre commune. Avec Roger disparaît un conteur extraordinaire, mais aussi un fidèle lecteur et ami.

La caisse du Tambour

Compte de gestion année 2009/2010

	Crédit	Débit
Report solde années 2008/2009	300,21 €	
Subvention Commune	80,00 €	
Cotisations lecteurs	177,50 €	
Cabinet Michel Lamy, consultation à la Bibliothèque/Nationale/ France/musique		80,00 €
Cabinet Alain Dupas, consultation aux archives diplomatiques à Nantes		93,50 €
Abonnement au Fil d'Ariane		30,00 €
Documentation		161,60 €
Frais CCP		8,00 €
Timbres et divers		8,10 €
Totaux	557,71 €	381,20 €
A la date du 13/10/2010, il reste en caisse 176,51 €		

Merci à tous ceux qui font résonner la caisse du Tambour, aux bénévoles de l'association Le Fil d'Ariane pour les économies qu'ils nous permettent de réaliser, ainsi qu'au conseil municipal pour la subvention municipale.

L'homme qui a vu l'ours !

Drôle de méprise ! Cet été, l'un de nos fidèles lecteurs a cru voir un ours posté au niveau de l'ancien hameau des Filhols, en bordure du chemin qui descend en direction du ruisseau de Pontous et du Pas de l'Enfer. Plein de sang froid, il lui tira le portrait sous toutes les coutures, avant de songer à donner l'alerte. Finalement, la démarche n'a pas été nécessaire car malgré toute cette agitation le mammifère est resté de bois. Aux dernières nouvelles il aurait même pris souche !



Paroles de lecteurs

☺ Bravo au petit Cayol pour son article, mais ce sobriquet se prononce avec le l mouillé et devrait donc s'écrire Caillol. Enfin c'est mon avis. **Jeannette Ordize, institutrice en retraite. Rue des Auriols.**

☺ Le récit du Petit Cayol a réveillé en moi de nombreux souvenirs. Nous y allions jouer lorsque nous étions petits et aussi plus tard, la Garosse est un endroit où personnellement j'ai découvert beaucoup de choses... ! **Jean Brousse, fils et petit-fils de forgerons. Castelginest, Haute-Garonne.**

@ Bonjour jeune Cayol, quand j'étais plus jeune, il y a quelques années, avec mes amis (Pendule, Gros et Sainte) nous faisons nous aussi des expéditions dans ce lieu atypique, étrange et sombre qu'est la Garosse. C'était alors pour nous le temps béni des grandes vacances, des couteaux, des arcs et des cabanes. En te lisant, l'odeur si caractéristique (presque désagréable) m'est immédiatement revenue aux narines, comme une évidence olfactive : réminiscence de ce « disque dur » qu'est notre mémoire. **Jean Marie Viale. La Bécario.**

@ Passionnant ! Décidément le Tambour à la peau bien tendue : ses roulements franchissent les siècles. Lorsqu'on était à l'école, on ne nous a pas appris ce qu'était « la France profonde ». L'intérêt porté sur le tard à mon Sud-ouest, à la généalogie m'ont énormément appris. Le mérite du Tambour s'est de partir d'un simple fait et d'élargir les horizons. Bravo au jeune reporter. **Marcel Esquié. Pyrénées-Atlantiques.**

@ C'est toujours avec intérêt qu'on voit le Tambour arriver. J'étais intrigué par votre annonce sur le lieu-dit Pailhafé. Comme d'autres, je ne suis pas sans avoir quelques liens avec ces familles Gay, bondigounaises. Un grand merci pour la qualité du Tambour. **Christian Teyssyre. <http://www.letisserand-de-sayrac.com>**

@ J'avais appris par la Dépêche le baptême des rues (et voulais réagir auprès de mon ami Paul Nicoule), pour dire : bravo d'avoir conservé les noms occitans, mais pourquoi dans le village de Franck Ferrero ne pas vous être informés sur l'orthographe correcte des noms. Imaginé ke je vou zékrive kom'je pronons ? **Nadyna Vèrn-Frolhon. Montauban**

@ Bonsoir, Vous trouverez ci-joint, la transcription d'un acte extrait du notariat ancien de Villemur (minutes Bascoul, 1649), que je viens de réaliser à votre attention, et où il est fait mention de la reconstruction des églises de Varennes et Puilauron son annexe. Je vous en souhaite bonne réception. Cordialement.

Jean-Charles Rivière. Rolampont, Haute-Marne. <http://jchr.free.fr/page3.html>

@ C'est à peine croyable, autant de personnages grands formats issus d'une aussi petite commune.

André, généalogiste à Montauban.



Cette fois ci, mon objectif est double ! Découvrir le clocher de l'intérieur et du même coup atteindre le point le plus haut de ma commune. La tête et les jambes en quelque sorte.

La borne IGN scellée dans le mur de l'église indique que l'altitude du village se situe à 199 m au dessus du vieux port de Marseille, et renseignement pris il s'avère que la hauteur totale de l'édifice religieux est de 32 m. Le sommet du clocher culmine donc à 231 mètres.

Ce n'est quand même pas le Tescou à boire !

Après avoir poliment demandé la clé à la secrétaire de mairie, je pénètre dans l'église par la porte latérale devant laquelle mon fidèle compagnon Eros attendra fidèlement.

Sous mes pas, l'escalier grince un peu mais il semble encore solide. D'emblée, je tombe nez à nez avec le vitrail restauré dernièrement par la municipalité. Eclairé par la lumière extérieure, il a vraiment de la gueule !

Arrivé au premier niveau, je commence à comprendre que l'entreprise ne sera pas fastoche. Le plancher est en mauvais état et l'échelle qui permet d'accéder à hauteur de l'horloge est en bois. De plus, elle est fine et toute en longueur ! A vrai dire elle ne m'inspire pas plus que ça.

Arrivé à mi-hauteur, je fais une halte. En réalité j'ai un peu la pétoche, alors mine de rien je m'intéresse aux deux vitraux représentant l'ancienne et la nouvelle église. Même si la situation est inconfortable, je n'envisage pas une seconde d'arrêter l'escalade.

Barreaux après barreaux j'atteins la trappe d'accès au clocher dans lequel je me hisse hardiment. Soulagé et trop heureux d'être enfin arrivé jusque là, je ne me suis même pas rendu compte que j'ai plongé généreusement les mains dans la merde de pigeons. « **N'oublie surtout pas les gants** », le conseil me revient alors brutalement en mémoire !

Malgré le grillage de protection, les volatiles y ont élu domicile depuis longtemps et vu l'épaisseur de fiente cela ne date pas d'hier.

En marquant la demi-heure, le carillon me rappelle qu'il est préférable de quitter les lieux avant onze heures. D'autant que les cloches sonnent toujours deux fois !

Alors par une petite échelle, je termine l'ascension. Ce n'est pas très difficile, cependant il faut quand même être un peu contorsionniste et posséder le sens de l'équilibre pour se déplacer sur les poutres, au milieu des cloches. Même si elles ne se balancent plus pour carillonner, je redoute quand même qu'elles se mettent en branle et me déséquilibrent.

La vue sur la Grand'rue est magnifique et les rares passants ressemblent à des fourmis colorées. Après un dernier regard, le moment est venu d'entamer la descente. Sur le cul de l'horloge, je lis une heure cinq minutes, c'est certainement l'effet de l'altitude !!!



Heureusement pour mes oreilles je suis déjà au niveau du tympan, lorsque les cloches sonnent à toute volée.

Après avoir côtoyé les pigeons, c'est plutôt chouette de retrouver son chien sur le plancher des vaches.

Temps d'ascension + découverte : 45 min.

Difficulté : moyenne, ne pas être sujet au vertige.

Tenue vestimentaire : pantalon ou short, chaussures de sport, tee-shirt manches longues, gants, casque antibruit facultatif. Ne pas oublier l'appareil photo et le téléphone portable. Il est préférable d'envisager la visite avec un guide autorisé.

- L'ami de Georges Bizet -



Tout le monde connaît l’auteur de *Carmen*, l’un des opéras-comiques les plus joués dans le monde ! On sait moins qu’Edmond Galabert, héritier d’une riche famille de propriétaires varennois, a été son élève et un de ses meilleurs amis, de 1865 jusqu’à la mort du compositeur, dix ans plus tard.

A cette époque, sa famille possède à Varennes le domaine de Monberon dont le vignoble va acquérir une parcelle de gloire dans l'éternelle mémoire de Georges Bizet.

Mais, qui est donc cet Edmond Galabert ?

Il descend d'une famille protestante de Revel dans le Lauragais où ses aïeux exerçaient le métier de négociant, depuis le 17^e siècle au moins.

C'est son grand-père, Isaac Galabert qui, en 1805, par son mariage avec la riche héritière de Pierre Bosquet, établit une branche familiale à Montauban. Jusqu'à la fin de sa vie, il sera domicilié sur la place historique, couvert des sabots, où naîtra Henri le père d'Edmond.

En janvier 1829, il achète une grande partie de l'ancienne seigneurie de Monberon. Outre la maison pour le maître communément appelée le château par les habitants, la propriété comprend plusieurs bâtisses, une écurie, un pigeonnier, ainsi que cinquante sept hectares de terres dont onze de vignes. Le chai est équipé d'un pressoir et de tout le matériel nécessaire au vigneron qui loge sur place avec sa famille, comme cinquante ans plus tôt lors du dénombrement des familles effectué par le curé. Une paire de mules pour le travail de la terre, un bœuf, et un troupeau de moutons de quarante têtes complètent l'acquisition.

L'année suivante Isaac Galabert marie son fils Henri avec Jacqueline Foissac, qui est aussi l'héritière d'une branche des Garrisson.

Après la Révolution de Juillet 1830, Isaac Galabert est nommé maire de Saint Nauphary, commune sur laquelle il possède une autre propriété. Malgré sa position il n'entretient pas les meilleurs rapports avec le conseil municipal de Varennes. Les chemins communaux seront d'ailleurs un sujet de discorde, tout au long du 19^e siècle, entre la municipalité et la famille Galabert. Le premier échange concerne la vente du chemin de Trotocco à laquelle son fils et lui s'opposent vivement.



Hôtel de Paulet N°16, hôtel Vialètes d'Aignan N°14 qui par le jeu des successions appartiendra aussi à la famille Galabert, ainsi que l'immeuble au N° 19 (photographie aérienne réalisée par Hélico Léger Service pour « Montauban la secrète », édition Sarret à Nègrepelisse).

Après son décès en janvier 1837, c'est tout naturellement ce dernier qui lui succède à la tête des affaires familiales. Henri Galabert et son épouse ont pour résidence principale l'hôtel de Paulet, situé 16 rue de la Comédie à Montauban.

C'est là que naît Edmond Galabert, le 6 juillet 1845, quatorze ans après la naissance d'une sœur, suivie quelques années plus tard par celle de trois jumelles malheureusement mortes nées. Prénommé Pierre, François, Edmond pour l'état-civil, il sera toute sa vie de santé plutôt fragile.

Son lieu de naissance est historique, car ce bâtiment a été reconstruit, à la fin du 18^e siècle, sur l'emplacement de l'hôtel primitif dans lequel Henri de Navarre avait été logé par la famille de Paulet, lors d'une visite à Montauban le 20 mars 1565.

De toute évidence, Edmond a reçu une solide éducation, musicale sans aucun doute, mais aussi scolaire, bien qu'il semble ne posséder aucun diplôme. Ceci dit, la suite montrera que les auteurs classiques ne lui sont pas étrangers, pas plus que les grands philosophes d'ailleurs. Quant à son éducation religieuse elle n'a certainement pas été négligée par un père membre du conseil presbytéral du consistoire de Montauban. Nous verrons plus tard que sur ce dernier point ils divergeront totalement.



Tête d'homme revêtu d'un bonnet phrygien, dessin portant la signature d'Edmond Galabert (Bibliothèque municipale Antonin Perbosc).

Peu avant sa naissance, son père, botaniste amateur, a participé à la confection d'un herbier qui fera l'objet d'une publication en 1847, sous le titre : « *Flore de Tarn et Garonne, ou description des plantes vasculaires qui croissent spontanément dans ce département* », par Adrien Lagrèze-Fossat. Grâce à lui, plusieurs dizaines de plantes de Varennes et de la vallée du Tescou sont aujourd'hui exposées au muséum d'histoire naturelle de Toulouse.

Quant aux relations avec la municipalité, elles ne s'arrangent pas. Les Galabert perdent un procès et n'obtiennent pas le remboursement des travaux effectués, sans l'accord de la mairie, sur le chemin entre le château de Monberon, le ruisseau de la Tonne et la route impériale numéro 99.

Lors du tirage au sort de sa classe, il se garde bien d'épater la galerie de galonnés et ne déclare rien de plus que savoir lire et écrire ! Ce surcroît de modestie n'a pas eu d'incidence sur son exemption dû à sa faible constitution accentuée par une taille qui dépasse à peine le mètre soixante.

Son avenir semble tout tracé, car depuis Pierre Bosquet, son arrière-grand-père maternel, tous les hommes de la famille mènent une existence de grand propriétaire foncier. Il est possible que ce soit à cette époque qu'il réalise une série de dessins dont une tête d'homme coiffée du bonnet phrygien qui révèle peut-être déjà un idéal républicain.

Une chose est certaine, c'est au printemps de 1865, lors d'un séjour à Paris, qu'il rencontre Georges Bizet par l'intermédiaire d'un ancien élève du père de l'artiste. Ce contact n'est pas fortuit, il a pour but de mettre en relation un jeune homme qui souhaite poursuivre des études musicales et un compositeur renommé disposé à transmettre son savoir tout en arrondissant ses fins de mois. Les choses sont claires ! Cependant, avant de s'aventurer trop loin, Bizet l'interroge sérieusement, notamment sur sa culture littéraire. Convaincu, il lui dit : « *cela me décide, on croit qu'on n'a pas besoin d'être instruit pour être musicien on se trompe, il faut, au contraire, savoir beaucoup de choses* ».

Cette relation qui durera une dizaine d'années, est connue essentiellement par deux sources très complémentaires. Tout d'abord les lettres de Georges Bizet, qu'Edmond Galabert publiera en 1909, sous le titre « *Georges Bizet, lettres à un ami 1865-1872* » chez Calmann-Lévy à Paris, se réservant uniquement l'introduction dans laquelle il déclare : « *Voilà pourquoi, après avoir une première fois en 1877 réuni dans une courte brochure, avec trop de réserve, sans doute, des souvenirs et des extraits de sa correspondance avec moi, je me décide aujourd'hui à publier à peu près intégralement les lettres qu'il m'avait adressées et à raconter les faits que je n'avais pas rapportés alors dans mon opusculé...* ».

A peut près intégralement écrit-il ! Allons-nous rester sur notre soif d'en savoir davantage ? Heureusement non, grâce à Mina Curtiss, une historienne américaine, biographe de Georges Bizet, qui, au milieu du 20^e siècle, rencontrera François le fils aîné d'Edmond Galabert. Celui ci, également historien reconnu et alors très âgé, mettra à sa disposition toutes les lettres à son père dont elle recopiera soigneusement les passages non publiés. Pour le plus grand bonheur des générations futures, après la publication de son ouvrage, elle déposera le fruit de ses recherches à la Bibliothèque Nationale de France.



Reconstitution de la totalité du vignoble de Monberon, vers 1865, à partir de la matrice du cadastre de Varennes.

Quant aux lettres d'Edmond adressées à Bizet elles sont perdues. Tout au moins pour le moment.

Dans son introduction Edmond Galabert nous renseigne sur la façon dont se déroule l'enseignement dispensé par Georges Bizet : « Je passais tous les ans un mois à Paris, le voyant soit 32 rue Fontaine-Saint-Georges, soit au Vésinet, route des Cultures. Je lui portais des compositions écrites ou je lui en jouais de mémoire. Pour les études de contre-point et de fugue, elles se faisaient surtout par correspondance. Je lui envoyais des devoirs, et il me les retournait corrigés, à l'encre rouge, en général ».

Mina Curtiss écrit qu'Edmond Galabert était un garçon silencieux et modeste dont la passion pour la musique dépassait largement son talent. Selon elle, il incarnait toutes les qualités que Bizet demandait à l'amitié : loyauté, sincérité et aussi un aveugle dévouement. Moins enjoué que d'autres, il était studieux et apportait à son travail une conscience remarquable. De nature douce et paisible, il rendait à Bizet cette confiance en lui-même qui l'abandonnait si souvent, dit-elle.

La première lettre date de l'été 1865 : « Je suis enchanté de cet envoi. Si c'est la première fois que vous orchestrez, le résultat obtenu est presque incroyable... », souligne le maître. Puis la correspondance s'enchaîne : « Le contre-point va à merveille... la mélodie que vous m'envoyez est claire ; il y a du progrès dans la forme, l'idée n'est peut-être pas originale, mais cela ne m'inquiète pas... ».

Certes, Bizet l'encourage, mais dès les premiers devoirs il note déjà un manque d'imagination chez son élève. Edmond lui raconte la vie qu'il mène à Montauban et certainement à Monberon, car Bizet lui répond : «... quelle bonne vie vous menez là-bas ! Que je voudrais être à votre place ». Edmond Galabert écrira que rien n'avait été convenu

concernant une rétribution, et que lorsqu'il voulut aborder cette question, Bizet l'arrêta net : « ...ne me parlez plus jamais de cela, je me fais payer les leçons parce que là je me fatigue mais avec vous nous causons simplement de choses qui nous intéressent, que nous aimons... ». Nous savons par Mina Curtiss, qu'en réalité Edmond s'acquitta des devoirs par correspondance en offrant à Georges Bizet du vin de la propriété de Monberon, mais qu'il refusa de publier les passages concernés par crainte de nuire à la mémoire de son maître. Dans la lettre de juillet 1866, le compositeur en parle déjà avec enthousiasme : « à propos d'excellent vin, le vôtre fait la joie de tous mes amis.... Ce vin là sent le soleil ! C'est fameux ! ».

Quelle surprise ! Bizet buvait donc le vin des coteaux de Monberon. La suite de la correspondance dévoilera qu'il appréciait beaucoup ce cru de Varennes pour en avoir consommé régulièrement, au moins jusqu'en 1872 et certainement au-delà !

Dans ses lettres, Edmond raconte à Bizet sa vie aux champs qu'il n'apprécie guère semble-t-il, car celui-ci lui répond : « Cher ami, si vous veniez comme moi d'orchestrer une ignoble valse, vous béniriez les travaux de la campagne ».

À l'automne Bizet répond à Edmond Galabert, alors en compagnie d'une jeune femme - peut-être est ce sa future épouse, une cousine éloignée de deux ans son aînée, institutrice de profession ? - : « Vous êtes deux amours... ce progrès dont vous parlez (le déclin de l'esprit religieux), ce progrès marche, lentement mais sûrement ; il détruit peu à peu toutes les superstitions. La vérité se dégage, la science se vulgarise, la religion est ébranlée ; elle tombera bientôt, dans quelques siècles, c'est-à-dire demain... mais n'oublions pas que cette religion dont vous

pouvez vous passer, vous, moi et quelques autres, a été l'admirable instrument du progrès ; c'est elle surtout la catholique qui nous a enseigné les préceptes qui nous permettent de nous passer d'elle aujourd'hui. **Enfant ingrats, nous meurtrissons le sein qui nous a nourris...** ». A l'évidence, Bizet n'est pas seulement qu'un professeur de musique ! Dans cette lettre il lui glisse un portrait le représentant, avec une annotation « *à Edmond Galabert, de vive sympathie et de véritable affection, Georges Bizet* ».

La lettre de novembre est encourageante : « Vos études de contre-point sont terminées ! La fugue va affermir votre style, le dégager, l'éclaircir. Courage, le plus dur est fait ! ». Il lui fait aussi un premier appel du pied : « ...l'année prochaine si je puis aller vous voir, vous et vos poétiques amis ruminants, j'accomplirai un de mes désirs les plus chers, croyez-le ». Dans la lettre de février de l'année suivante, le maître fait preuve d'une grande franchise : « ... j'arrive à votre quatuor. Je l'ai lu attentivement. Voici mon opinion sincère. Je vous dois la vérité : au point de vue de la forme, de l'entente des instruments, etc, rien à dire, c'est très expérimenté ; au point de vue de l'idée, mon cher ami, c'est faible, c'est vieux. Il faut chercher à créer des œuvres d'imagination ». Un mois plus tard, il réitère ses critiques : « Vous voilà arrivé, vous êtes compositeur, la fugue va vous développer, mais avec la fugue, il faut chercher à créer des œuvres d'imagination. Pardonnez-moi ma sincérité, mais mon rôle d'ami ne me permet aucune tergiversation. Du reste mon jugement ne doit pas vous décourager... ». Edmond encaisse quand même le coup, car la correspondance suivante laisse percer un trouble, voire une période d'incertitude et d'énervement de sa part, sans que l'amitié entre les deux hommes n'en pâtisse cependant.

En mai 1867, Edmond Galabert est à Paris. Il prête alors son concours à un petit jeu qui amuse Bizet et Ernest Guiraud, un ami commun. En utilisant le pseudonyme : Gaston de Betsi, domicilié 16 rue de la Comédie à Montauban, le maître entend participer à un concours entre musiciens organisé à l'occasion de l'exposition universelle. Edmond ira même jusqu'à recopier la musique, afin que Bizet ne soit pas démasqué. Après cet intermède qui dévoile une amusante complicité, la correspondance et les cours reprennent.

En janvier 1868, Bizet le reconforte : « quelques mots seulement pour vous souhaiter une existence plus conforme à vos goûts, à vos aspirations. Guiraud me fait espérer que nous viendrons cet hiver ! Je le désire de tout mon cœur ». La visite n'a certainement pas eu lieu, car la correspondance suivante n'en fait pas état.

La correction des devoirs se poursuit jusqu'à l'année suivante, mais nous savons par d'autres sources que, face au manque d'imagination de son élève, Bizet est passablement découragé.

C'est une femme fatale, héroïne de « *La coupe du roi de Thulé* », qui sonnera le glas des espoirs d'Edmond ! Sous forme d'exercice, Bizet lui confie un exemplaire de ce livret qu'il envisage de mettre en musique : « ... Myrrha, quoique peu sympathique, ne manque pas d'une certaine couleur. Réfléchissez-y bien, c'est important. Il faut que la Myrrha soit réussie ».



Le devoir fini, il prend à peine des gants pour lui dire qu'il n'a pas su rendre justice à cette fille de caractère « Vous êtes un penseur, vous êtes essentiellement intelligent, vous avez des connaissances physiologiques rares chez un homme de votre âge ; il vous est permis de rater un morceau, c'est, hélas ! permis à tout le monde, mais vous ne devez pas lâcher une scène aussi importante que l'entrée de Myrrha... »

Pourquoi, l'infortuné Edmond n'a-t-il pas vu Myrrha la femme de sa vie ? Un manque d'imagination sans doute, souligné à plusieurs reprises par Bizet, lui qui allait user de cette belle ardente pour enfanter *Carmen* !

Non sans quelques souffrances, Edmond décide de mettre un terme à ses études. Bizet ne l'encourage pas à continuer, bien au contraire ! Il l'incite plutôt au travail, à la pratique de l'équitation et de l'escrime qui, dit-il, donneront de meilleurs résultats que la philosophie. L'ami conclue cette dernière lettre de professeur : « Vivez au grand air, supposez dans chaque département cent agriculteurs de votre trempe, et voyez où nous en serons dans

vingt ans. *Ce que vous avez fait n'est pas perdu ! Vos nerfs conserveront leur délicatesse, grâce à la musique, et vos muscles se fortifieront, grâce à l'agriculture... Ecrivez-moi toujours, souvent. Je vous aime de tout mon cœur, vous le savez, et vos lettres me font grand bien ».*

L'amitié entre les deux hommes est bien réelle, car la correspondance va se poursuivre. Moins soutenue, certes, mais toujours tournée vers les mêmes préoccupations : la vie musicale et politique, les œuvres de Bizet et leur réception. Dans ses lettres, Bizet n'oubliera jamais le cru de Varennes. Notamment durant l'été de 1870 où redoutant le siège de Paris par les Prussiens, il prend ses précautions et demande à Edmond de lui expédier le précieux breuvage : *« Je voudrais bien avoir deux barriques de votre vin rouge. Vous seriez bien aimable de m'en dire le prix. Faites qu'il ne soit pas assez bon pour être cher et pas assez bon marché pour être mauvais. Vous me comprenez ! ».*

Entre-temps, Bizet s'est marié avec la fille de son ancien professeur, Geneviève Halévy, et Edmond a convolé avec Eugénie, la jeune institutrice. La publication de mariage est affichée à la mairie de Montauban le 4 septembre 1870. Le hasard a bien fait les choses pour ce fervent républicain !

Encore une fois, en février 1871, Bizet envisage une visite dans la région : *« pour mon compte particulier, je suis momentanément ruiné... je ne sais pas ce que je ferai cet été. Paris et les environs seront malsains. Il serait possible que j'allasse passer quelques mois de vos côtés. Pourriez-vous me dire, approximativement bien entendu, s'il serait facile de trouver un coin bien situé avec un peu d'ombre et ce que coûteraient location, existence, etc... pour ma femme, moi et une femme de chambre ? Ah, si vous m'avez conservé mon vin, pourriez-vous me l'envoyer dès que le transport sera possible ? ».*

Cette fois ci, non plus, la visite n'aura pas lieu car en juin Bizet lui écrit : *« maintenant que Paris est débloqué, pourriez-vous m'envoyer tout de suite une pièce de vin rouge et une demie de vin blanc ? Je vais passer l'été au Vésinet... je bois en ce moment un vin insensé ! ».*

Au diable les Prussiens, dans Paris moribond, ils ont privé Bizet du vin de Monberon !

La dernière lettre connue est datée du 17 juin 1872. Mais, selon toute vraisemblance la correspondance s'est poursuivie au-delà de cette date, car une phrase extraite du livre de Mina Curtiss ne laisse guère planer de doutes : *« le fidèle Galabert qui jusqu'à sa mort avait précieusement conservé jusqu'au moindre mot écrit par son maître, n'avait plus rien au-delà de 1873, car, disait-il à son fils, les lettres écrites après cette date révélaient sur le*

ménage de Bizet des choses que son ami n'aurait pas aimé voir divulguer». Ce livre a été traduit de l'anglais, ce qui explique peut-être l'expression *« n'avait plus rien au-delà de 1873 »*, qui reste assez mystérieuse malgré tout.

Peu après le décès de son père en 1876 - sa mère est morte quatre ans plus tôt - Edmond Galabert, vend le riche patrimoine foncier de la rue de la Comédie, et hérite de « La Bousquette », une propriété à Saint Nauphary.

Il conserve le domaine de Monberon dont le vignoble, à son tour, ne tardera pas à être ravagé par le phylloxéra. Contrairement à beaucoup de viticulteurs qui, dès 1885, reconstituent leur patrimoine avec des porte-greffes américains, Edmond ne replante pas et toutes les parcelles seront alors réduites à l'état de friches jusqu'à la première guerre mondiale.

Ainsi disparaît, peu de temps après Georges Bizet, ce cru de Varennes dont on veut croire qu'il a émoustillé l'immortel auteur de *Carmen*. Le château de Monberon sera quant à lui détruit par un incendie, dans les années trente.

En gestionnaire avisé et hardi, Edmond Galabert investit une partie de sa fortune en obligations émises par les compagnies de chemins de fer. Avec sa femme, la servante, et les trois garçons nés durant les années 1870, il réside d'abord 23 rue Corail, puis juste à côté dans un immeuble cossu au numéro 10 de la rue du Fort.

Durant cette période, il écrit quelques œuvres musicales. Les rapports avec la municipalité de Varennes sont toujours aussi tendus. Ce n'est pas le rendez-vous manqué avec le maire Eugène Crubilhé qui arrangera les choses, d'autant que le conflit, encore dû à un chemin communal, traînait depuis plus de trente ans.

En 1884, il se lie d'amitié avec Emile Pouvillon avec lequel il effectue de nombreuses randonnées autour du domaine de Monberon. Dans le livre qu'il lui consacrera, peu après le décès de l'écrivain, il raconte cette anecdote : *« Nous avions à la campagne une chienne de berger qui, si elle était attachée aux gens de la maison, était fort mauvaise, au contraire, pour les étrangers. Un soir comme Pouvillon arrivait seul, en costume de chasse, elle l'avait mordu. Il portait des guêtres, heureusement, et les dents ne l'atteignirent pas...».* Il ajoute *« C'est lui qui, après m'en avoir pressé à diverses reprises, m'a déterminé à publier les lettres que j'avais reçues de Bizet et m'a fourni le titre du volume ».*

Lorsqu'il parle de Pouvillon, le musicien se fait poète : *« Il me semble le revoir quand une année, en mars ou avril, aux vacances de Pâques, il arrivait à pied à Monberon avec notre ami le docteur Alibert.*

L'air était tiède. Ils descendaient dans l'ombre du coteau le sentier d'un bois de pins, tandis qu'au-dessus d'eux les rayons obliques du soleil couchant allumaient les feuilles tendres des souches de chênes, d'acacias et de châtaigniers. Pouvillon avait mis à son chapeau un bout de rameau ; il chantait, et sa physionomie, son sourire, exprimaient un bonheur parfait ».

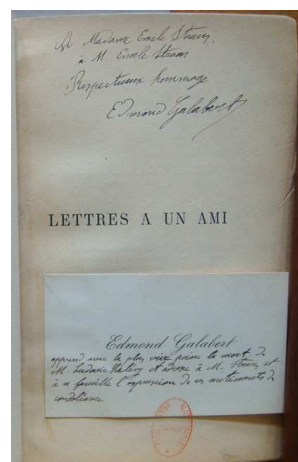
Edmond Galabert était également un passionné d'archéologie. En compagnie du docteur Alibert, maire de Léojac, il mène de nombreuses recherches aux alentours de Monberon. Il avait été semble-t-il initié par son oncle paternel qui avait, en 1870, trouvé sur la commune de Varennes un outil en silex. Toutes ses recherches ont fait l'objet d'une communication à l'Académie de Montauban à laquelle il appartient depuis 1875 et qu'il quittera une quinzaine d'années plus tard.

Il est vrai que son engagement politique ne lui attire pas que des amis ! Il suffit de lire les mémoires de Marcel Sémézies, un réactionnaire bien trempé à la plume mordante, pour s'en rendre compte : « le musicien Edmond Galabert, était une intelligence vive, un passionné de musique, excellent pianiste et jouant de mémoire tout ce qu'on voulait pendant des heures avec une fougue inouïe, mais ce petit homme noir, barbu et frénétique, était un vilain caractère et un méchant homme. Sectaire enragé en politique rouge et antireligiosité, il avait pris sur le faible Pouvillon une grande influence, et ce fut lui qui l'attira vers la politique de *La Dépêche* et du dreyfusisme en 1896. Il cherchait à accaparer Emile, à le chambrer, à le séparer de ses meilleurs amis, et il y réussit parfois, profitant du voisinage de leurs maisons... . Ce Galabert, dont je n'ai jamais méconnu la valeur musicale et même la valeur personnelle, m'était profondément antipathique, et cette antipathie était réciproque. Chez lui elle allait même jusqu'à la haine, car c'était un haineux et un fielleux. Il travailla longtemps à me brouiller avec Pouvillon et y réussit à un moment au sujet de l'affaire Dreyfus sur laquelle Emile et moi étions en désaccord... ».

Il faut dire que, entre l'affaire Dreyfus et la loi de séparation des églises et de l'Etat, Edmond s'est beaucoup engagé. Durant cette période, il bouffe du curé jusqu'à l'indigestion, et signe de nombreux articles dont un dans *Le Briard*, intitulé : « *Les prêtres inquiets. Qu'ils décampent !* ». Dans ce registre, il prête aussi ses talents à *La Dépêche*.

Courtois, il n'a pas manqué de faire parvenir un bristol de condoléances à Geneviève Halévy remariée avec Emile Straus, à l'occasion du décès de son cousin l'académicien Ludovic Halévy, puis de lui envoyer un an plus tard un exemplaire dédicacé de « *George Bizet - lettres à un ami* ».

Ayant gardé une relation avec la veuve de Georges Bizet, on comprend mieux pourquoi, il n'a pas publié la correspondance postérieure à 1872.



Le domaine musical l'accapare, mais ses dernières forces seront employées à la défense de Bizet et Pouvillon. C'est à ce dernier, qu'il consacrera son ultime article paru dans *La Dépêche* du 30 juillet 1912.

En visite à Toulouse, il décède brutalement dans la nuit du samedi au dimanche 15 décembre.

Dans l'édition du lundi, *La Dépêche* fait son éloge en égrenant un long chapelet de vertus républicaines. Deux jours plus tard, un chroniqueur de ce journal est encore là pour rendre compte du dernier hommage rendu par ses amis lors d'une cérémonie. Civile bien entendu, mais tout au long de laquelle étrangement ressurgit son passé !

Alors qu'il est pratiquement né dans le lit du futur Henri IV, à quelques siècles près toute de même, sa dépouille mortelle est acheminée par le train jusqu'au quartier de Villebourbon. Du wagon, le cercueil est placé sur un corbillard tiré par un cheval qui n'est pas à vapeur celui là. Au drapeau d'honneur s'agrippent, le peintre Henri Marre, le bibliothécaire municipal François Monziés et l'obscur compositeur montalbanais Louis Py. Le dernier coin est fermement tenu par Irénée Bonnafous, directeur départemental de *La Dépêche*, et grand maître du parti radical socialiste local.

Après avoir traversé la ville basse puis emprunté le Pont Vieux, le corbillard vire à gauche sur le quai Montmurat avant de défiler devant ce qui est une véritable fresque de l'histoire d'Edmond : la bourse de commerce, la Caisse d'Epargne, la faculté de théologie protestante, le couvent des Carmélites, le grand et le petit séminaire !

Arrivé à la promenade du Cours Foucault, le cortège franchit la route de Lafrançaise et s'enfonce dans le chemin de saint Pierre qui conduit directement au cimetière protestant.

Devant le sobre et imposant caveau familial de briques roses, Irénée Bonnafous rappelle à travers sa vie et son œuvre, l'humanisme qui le caractérisait, sans oublier les liens étroits qu'il entretenait avec les artistes, enfin l'éloge funèbre est prononcé par le secrétaire général de la Libre-Pensée : Dieudonné Donnadiou !

Une chose est certaine, au paradis des musiciens Georges Bizet a accueilli Edmond Galabert.

Edmond Galabert (1845 - 1912)

- L'ami de Georges Bizet -

Sources

- Archives communales de Varennes.
- Archives départementales de Tarn et Garonne.
- Archives départementales de la Haute Garonne.
- Bibliothèque municipale Antonin Perbosc à Montauban.
- Bibliothèque Nationale de France, département musique à Paris.

Bibliographie

- « *Georges Bizet, lettres à un ami 1865-1872* », introduction d'Edmond Galabert - Calmann-Lévy à Paris, 1909. (BNF Gallica)
- « *Bizet et son temps* », de Mina Curtiss, traduit de l'anglais par Marcelle Jossua - La Palatine à Paris, 1961.
- « *Georges Bizet, études de composition* », introduction et édition de Mathilde Vittu – Mardaga, Belgique, 2005.
- « *Georges Bizet, l'homme et son œuvre* », par Frédéric Robert, éditions Slatkine à Paris, 1981.
- « *Souvenirs sur Emile Pouillon* », par Edmond Galabert, édition Privat à Toulouse, 1910. (BNF Gallica)
- « *Marcel Sémézies, mémoires de ma vie et de mon temps 1858-1928* », publié par l'Académie de Montauban, 2004.
- « *Le vieux Montauban* », par le vicomte Robert de Mentque, complété et mis à jour par François Drouin et Marie-Sibylle de Survilliers, éditions Privat à Toulouse, 2001.
- « *Dictionnaire des rues de Montauban* », publié par l'Académie de Montauban, 1994.
- « *800 auteurs, dix siècles d'écriture en Tarn et Garonne* », édité par l'association des amis de la bibliothèque centrale de prêt, sous la direction de Marcel Maurières et Georges Passerat, 1992.
- « *Histoire de Puilauron, de la baillie de Villemur à la commune de Varennes* », Camille Trégant, 2009.

Remerciements

- A Alain Albinet et Josette Caussé, respectivement maire et secrétaire de mairie de Varennes.
- Au conservateur et au personnel de la bibliothèque municipale de Montauban.
- A la directrice et au personnel des archives départementales de Tarn et Garonne.
- A Michel Lamy, généalogiste parisien pour la consultation des documents à la BNF/ département musique.
- A tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, permettent à l'histoire de Varennes de sortir de l'oubli.